Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 33

Artikel: Au restaurant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200354

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que célèbre, à 10 heures du matin, l'abbé Muller, le cortège et la représentation. A une heure moins un quart, au moment où le cortège se met en marche, tous les descendants des Huns sont là — car, s'il faut en croire une opinion très répandue, les habitants de St-Luc et de Chandolin, de Zinal et d'Ayer, de Grimentz et de Paintre ont pour ancêtre le peuple d'Attila —. Tous ont mis leurs plus beaux atours; les femmes ont le chapeau traditionnel, la jaquette de couleur sombre, la jupe à gros plis. Le cortège passe, précédé de tambours et de fifres : il est formé d'anciens soldats, revêtus de vieux uniformes des services étrangers ou d'uniformes suisses de la première moitié du siècle dernier, des autorités de Vissoye, en manteaux noirs, des huissiers, en manteaux rouges, de plusieurs ecclésiastiques. La bannière de la vallée, elle aussi, figure au cortège.

Mais voici l'heure du spectacle. L'œuvre, écrite en vers, interprétée par d'excellents amateurs genevois, se joue sur une petite scène construite dans le haut du village, au bas d'une petite prairie où le public est placé. Il y a là environ 2000 personnes dont 400 assises sur des bancs fixés en terre, le reste est assis sur la pelouse. Avant l'ouverture du rideau, l'auteur lit un prologue, adressé à ses amis du val et dont il remet le manuscrit à M. le curé de Vissoye.

Au premier acte, des seigneurs réunis dans le château de Rarogne décident, malgré de nombreux échecs essuyés, de renouveler une tentative pour soumettre et convertir la peuplade barbare de la vallée d'Anniviers. Tentative de rechef inutile, à ce que nous apprenons au deuxième tableau, chez l'évêque de Sion, à qui les vaincus viennent avouer leur défaite. Un nain bossu, Zachéo, offre à l'évêque d'aller prêcher l'Evangile chez ces païens, dont il connaît la langue pour avoir été leur prisonnier pendant deux ans. Raillé par tous les seigneurs, il finit par convaincre le prélat qui lui remet une Bible et le bénit.

Zachéo, au troisième tableau, se fait reconnaître du gardien de la vallée. Mais la loi est formelle, le vieux chef, qui arrive avec les gens de la tribu, ordonne la mort du nain, comme celle de tout étranger qui tente de pénétrer dans cette horde sauvage. Zachéo sera jeté dans la crevasse du Weisshorn, mais auparavant il veut lire la parole de Dieu, et le rideau tombe sur le plus beau morceau poétique de la pièce, la transcription en vers de la résurrection de Lazare. Au cours de ce tableau, on entend l'hymne au dieu Besso — dont la phrase conductrice est le motif de l'appel de trompette de chaque acte — composé par M. G. Kœckert.

On a sursis au supplice de Zachéo pour entendre la fin de la lecture. L'heure en a sonné maintenant. Une jeune fille, Héloïse, qui aime le bossu, lui offre de fuir avec lui : il préfère mourir en martyr. Les chefs, afin de prévenir une intervention probable de la part des bergers en faveur du condamné, avancent l'heure. Zachéo est jeté dans la crevasse et quand les bergers accourent à son secours, il est trop tard.

Au dernier acte, on aperçoit le nain, meurtri et sanglant, sortir d'une grotte de glace. Parvenu vivant au lit du torrent, il a pu le suivre jusqu'au jour. Le miracle achève la conversion des habitants. La pièce finit par une procession, qui vient du village au théâtre, et le baptême de la vallée par un prêtre qui annonce à Zachéo que l'évêque l'a choisi comme pasteur des nouveaux croyants.

La pièce, courte et rapide, contient de beaux vers. Sans doute, il eût été difficile aux Anniviens de la jouer à eux seuls. Ils doivent mieux comprendre une simple procession qu'une pièce en vers et en éprouvent une sensation plus forte. Les passages dramatiques de l'œuvre les ont plutôt fait rire. Il en est résulté un manque d'harmonie et de contact trop apparent; c'était étranger à la population devant laquelle c'était représenté. Ceci soit dit sans diminuer en rien les mérites de M. Guinand, qu'il faut vivement féliciter de son intéressante et patriotique entreprise.

CONSTANT TARIN.

Au restaurant :

— Garçon, je ne peux pas déchiffrer la carte, c'est écrit trop fin.

— Naturellement, monsieur, c'est écrit *menu !*

Entre confrères. — Deux peintres causent de leurs œuvres.

— Alors, mon vieux, quel est ton dernier tableau, que représente-t-il ?

— La Terre !

— Ah ! oui, la croûte terrestre !

Dansez, mesdemoiselles !

— Oui, monsieur, s'écriait une demoiselle, nous sommes beaucoup de jeunes filles que l'on disqualifie sur le marché matrimonial parce que nous n'avons pas de dot. Et j'ai vu vieillir des amies qui, à défaut de fortune, avaient la beauté et de bonnes qualités. Croyez-vous qu'elles n'auraient pas accepté de grand cœur un mariage qui leur aurait permis de se dévouer et de faire ressortir leurs qualités ? Je ne parle pas pour moi qui ai bien le temps. J'ai dix-neuf ans. Mais plus tard, mon tour pourra venir de déplorer l'égoïsme invétéré des hommes, source de tout le mal.

Vous avez parfaitement raison, mademoiselle, les hommes sont de grands égoïstes, et leur égoïsme est bien la cause principale du mal que vous déplorez. Quelquefois — il faut le dire aussi, pour être juste — c'est aux demoiselles que se pourrait adresser ce reproche ; mais, c'est l'exception.

Pourquoi aussi n'adoptons-nous pas la manière d'être des Anglais ?

En Angleterre, les enfants sont beaucoup plus libres que chez nous, et de meilleure heure laissés à eux mêmes. Le programme que, par contagion de l'exemple, adopte pour sa vie le jeune fils d'Albion est volontiers celui que notait Taine il y a trente ans ; épouser une femme, sans fortune, avoir beaucoup d'enfants, dépenser tout son revenu, ne point économiser, travailler énormément, mettre ses enfants dans la nécessité de travailler de même, s'approvisionner incessamment de faits et de connaissances positives, se distraire d'une besogne par une autre besogne, se reposer par des voyages, toujours produire et toujours acquérir. Les Anglais ne souhaitent rien de mieux ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants.

* * *

« Pour faire la chasse au mari, disait une grande dame anglaise, je ne connais pas de meilleur terrain que le parquet d'une salle de bal. » C'est ce que pensaient autrefois, à Paris, les organisateurs de ces fameux bals de Ménilmontant qui réunissaient la plupart des jeunes filles des quartiers de l'Est de la grand'ville et qui furent les préludes de tant de mariages dans la classe ouvrière.

Il y a donc des moyens de créer discrètement des terrains neutres où peuvent s'engager les pourparlers matrimoniaux et se présenter avec succès les filles sans dot, désireuses de provoquer des élans de tendresse.

Les plus grosses dots ne sont nullement des garanties de bonheur. Une dame mal mariée l'avouait : « Une dot de 50,000 francs, disait-elle, c'est une pierre au cou ; cela vous noie. Si je n'avais pas eu d'argent du tout, le jour où un brave garçon m'aurait demandée en mariage, j'aurais été sûre qu'il m'aimait et, à supposer que quelque chose ne m'eût pas séduite dans sa personne ou dans ses manières, j'aurais passé là-dessus sans inquiétude. »

Il y a dans ce propos de quoi consoler les plus mal loties sous le rapport de la fortune.

* * *

C'est très bien, ces consolations ; mais, ce qui est mieux encore, c'est de n'en avoir pas besoin. Or, mesdemoiselles, si vous voulez un mari, en place pour le quadrille.

Publicachon.

Rrau pan tan plan, pan tan plan, rrau pan tan plan... La municipalitâ fâ savâi que la fâire d'avri sè tindra lo premi deveindro dau mâi ; quand ci deveindro tsedra su onna demeindze la fâire sara reinvouya de houit dzo.... Rrau.

. . . . . .

Rrau pan tan plan, pan tan plan, rrau pan tan plan... La municipalitâ l'a décidâ que ti clliau que n'arant pas racllià lè tsemins aô drâi de lau propriètâ po lo doze de juillet sarant racllià à lau frais. Rrau.

. . . . . .

Rrau pan tan plan, pan tan plan, rrau pan tan plan... La municipalitâ l'a décidâ de gravâ que lè dzenellhies égrevateyant su lè courti dai vesins, et su lè promenardas que sarant einclliousses ti lè dzo de la senanna et la demeindze tant qu'à sti l'âcton, iò lè z'avaînes sarant reintraïes aô bin l'arant à paï on franc aô gardo que sara met dein la tiéce de la coumouna tant qu'à la St-Martin. Rrau.

. . . . . .

Rrau pan tan plan, pan tan plan, rrau pan tan plan... La municipalitâ fara misâ dou villho potagers po on gros ménadzo à quatro pertes que l'irant dein la villhe maison de coumouna avoué tuyaux et catse-plliat lo dize-sat dau mâi. Rrau.

. . . . . .

Rrau pan tan plan, pan tan plan, rrau pan plan... La municipalitâ l'a bâilli lè z'odres po fére pavâ l'eimpartia dau prâ de coumouna à bise dau collidzo po gravâ ai derbons de lai fére atant de derbounâires que servetra de tsamp de fâire. Rrau.

MARC A LOUIS.

Les chevaliers de la marmotte.

Les voyageurs de commerce de la Suisse romande étaient réunis dimanche au Kursaal de Lausanne pour leur banquet annuel. Ce fut très gai ; ce devait l'être, en telle compagnie. Les discours ne furent ni longs, ni nombreux. Le commis-voyageur aime beaucoup à babiller, peu à discourir. Et puis, il est grand amateur de gaudrioles et de divertissements ; or, rien ne ressemble moins à cela que la partie « officielle » d'un banquet. Les discours sont un mal qui n'a même pas l'excuse d'être nécessaire ; on s'en passerait fort bien. Mais les discoureurs ne veulent pas en convenir, et comme ils sont encore les plus forts, sinon les plus nombreux, il nous faut les subir.

On a donc beaucoup ri au Kursaal, dimanche dernier. On devait, paraît-il, en pareille société, rire beaucoup plus encore, jadis.

* * *

« Bien que le commis-voyageur ait beaucoup perdu de son originalité, dit un écrivain, un observateur expérimenté peut encore le reconnaître à ses allures, au ton avantageux qu'il sait prendre, à sa loquacité intarissable, à son aplomb et à une foule d'autres choses encore. Il est toujours un peu, comme autrefois, la terreur des tables d'hôtes, étant le plus inflexible censeur des négligences ou des oublis. Le commis-voyageur passe une sévère inspection des denrées et ne permet pas qu'un poulet, répudié par les voyageurs de la veille, se présente effrontément le lendemain. »

* * *

Le commis-voyageur, quoique plus sérieux que jadis — c'est la faute des temps — sait encore cependant s'amuser et amuser les autres. Témoin cette conversation qui, un jour, à table d'hôte, s'éleva entre deux convives et qui fut recueillie par Maurice Alboy :

— Monsieur est commis-voyageur ? demande l'un.

— Oui, monsieur.